

CHAPITRE XX

COMMENT LA CROIX A RAVI MONTFORT

Quelles furent ses croix ? Croix de mystique ou croix d'apôtre ?

Il a fait de la croix ses délices. Il l'a considérée sous ses aspects divers ; il en a vu tous les avantages. Il sait qu'elle lui est un gain, mais elle ne le serait pas qu'il ne l'aimerait pas moins pour son incompréhensibilité, tellement par là elle ravit son esprit et parle divinement à son cœur.

En plus du *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* il n'a laissé qu'un écrit de quelque étendue : *l'Amour de la Sagesse Eternelle*. Le Christ crucifié, folie aux yeux des hommes, mais sagesse de Dieu ; ce mot fulgurant de saint Paul est toute la raison de ce petit livre. Si des innombrables sujets traités par les maîtres de la spiritualité, il choisit celui de la Sagesse Eternelle, ce fut pour en arriver, après de très belles considérations sur cette divine Sagesse, à ce qui est, dit-il, le plus grand secret du roi, *sacramentum regis*, le plus grand mystère de la Sagesse Eternelle, la *Croix* (1).

Cette Sagesse Eternelle, le Verbe, il nous la fait admirer d'abord créant et organisant l'univers, ainsi que nous le montre la Bible ; et combien, note-t-il (167-168), n'eût-elle pas été admirable aussi dans l'Incarnation et la Rédemption en apparaissant glorieuse et triomphante, en gagnant tous les cœurs par ses charmes et, comme elle n'a qu'à vouloir pour tout faire, en sauvant le monde sans qu'il lui en coûtât rien ! Mais choisir, de préférence à tous les biens qui lui étaient offerts, l'ignominie et le supplice de la croix, ce n'est plus sagesse mais folie. Et voilà ce qui le jette dans le ravissement.

(1) « Amour de la Sagesse Eternelle » (167).

Nombre de saints pratiquèrent une ascèse effrayante et furent insatiables de mépris et d'humiliations. Les raisons ne leur manquaient pas : mater la chair, expier pour les pécheurs, rendre amour pour amour à Jésus crucifié, se tresser une belle couronne pour le ciel. Mais en est-il beaucoup qui n'eurent point besoin de ces motifs réfléchis pour aimer la croix, attirés irrésistiblement par sa sublimité ? Cet attrait, notre saint l'éprouva n'étant encore guère qu'un enfant. Sans quoi comment expliquer ces pensées très fortes qu'il déclarait avoir eues dès sa plus tendre jeunesse de quitter la maison paternelle pour aller en pays inconnu mendier son pain ? Ce renoncement à la créature pour ne penser qu'à Dieu, cet abandon total à la Providence, le séduisaient, il leur trouvait un tel air de grandeur ! Et si le séminariste de Saint-Sulpice ne pouvait se rassasier de macérations c'était si bien par attrait qu'il ne réussit jamais sur ce point à se faire comprendre de M. Leschassier, qui n'éprouvait rien de semblable et ne concevait le recours aux austérités extraordinaires que pour des raisons exceptionnelles, claires et solides.

A quelle époque de sa vie cette antithèse de saint Paul, folie, sagesse, lui apparut-elle comme le secret du roi, le grand mystère ? Sans doute au plus tard au temps de son séminaire, car nous avons vu quel usage attendu, stupéfiant, il fit déjà à l'hôpital de Poitiers de ce mot Sagesse. Et cela le vit-il par une illumination progressive ou par une clarté soudaine, au cours de ses lectures ou autrement ? De toute manière, il semble bien que ce lui fut une révélation. Ainsi son ascèse qui déconcertait ces messieurs de Saint-Sulpice heurtait de front l'humanisme dévot aux vertus discrètes et paraissait à tant d'hommes qui passaient pour sages une folie, n'était qu'une pâle imitation de la folie à laquelle s'était livrée, parce que c'était justement une folie, la Sagesse Eternelle. Son attrait si discuté était donc bien du ciel. Il pouvait le suivre sans crainte, heureux s'il passait pour fou ; jamais il n'irait aussi loin dans cette voie qu'y était allé le Fils de Dieu. Désormais, la croix, il ne la voit plus que comme la grande révélation de la Sagesse divine. Quand il se met à genoux devant son crucifix c'est pour adorer cette Sagesse Eternelle pendue à un gibet. Descendre de plus en plus dans les profondeurs de cet insondable abîme, pénétrer de plus en plus le mystère de Jésus crucifié, s'en nourrir et en vivre, c'est là cette sagesse après laquelle uniquement il soupire et qu'il ne cesse de demander à Dieu avec larmes et gémissements.

O Sagesse, venez, le pauvre vous en prie,
Par le sang de mon doux Jésus,
Par les entrailles de Marie,
Nous ne serons point confondus !

Pourquoi prolongez-vous si longtemps mon martyre ?
Je vous cherche nuit et jour !
Venez, mon âme vous désire,
Venez, car je languis d'amour.

« Je vous ai des obligations infinies ; je ressens l'effet de vos prières, car je suis plus que jamais appauvri, crucifié, humilié, écrivait-il de Paris en novembre 1703 à sa très chère fille, Marie-Louise de Jésus, à l'hôpital de Poitiers. Les hommes et les diables me font, dans cette grande ville de Paris, une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison ! Que ses dons sont précieux ! Que ces mets sont délicats ! Que ces grandeurs sont charmantes ! Ce sont les équipages et les suites nécessaires de la divine Sagesse qu'elle fait venir dans la maison de ceux où elle veut habiter. Oh ! quand posséderai-je cette aimable et inconnue Sagesse ? Quand viendra-t-elle loger chez moi ? Quand serai-je bien orné pour lui servir de retraite dans un lieu où elle est sur le pavé et méprisée ?

« Oh ! qui me donnera à manger de ce pain d'entendement dont elle nourrit ses grandes âmes ! Qui me donnera à boire de ce calice dont elle désaltère ses serviteurs ? Ah ! Quand serai-je crucifié et perdu au monde ? Ne manquez pas, ma chère enfant en Jésus, de répondre à mes demandes, pour satisfaire mes désirs... »

Et à une sainte religieuse du Saint-Sacrement, la Mère Saint-Joseph, en 1704 :

« Ah ! que votre lettre est divine, puisqu'elle est remplie des nouvelles de la croix, hors de laquelle, quoique la nature et la raison en disent, il n'y aura jamais ici-bas, jusqu'au jour du jugement, aucun véritable plaisir ni aucun solide bien ! Votre âme porte une croix grosse, large et pesante. Oh ! quel bonheur pour elle ! Qu'elle ait confiance si Dieu tout bon continue à la faire souffrir... C'est une preuve qu'elle en est assurément aimée... Ah ! si les chrétiens savaient la valeur des croix, ils feraient cent

lieues pour en trouver une, car c'est en cette aimable croix qu'est renfermée la Sagesse véritable, que je cherche jour et nuit avec plus d'ardeur que jamais ».

« Quand nous fîmes la mission de Vertou, dit M. des Bastières (Grandet, p. 332), M. Grignion n'y ayant reçu aucune croix considérable, me prit un jour par la main après la prière du soir et me conduisit dans sa chambre ; je lui demandai ce qu'il souhaitait ; il me parut si affligé et si peiné que je crus qu'il lui était arrivé quelque grand malheur ; il me dit en soupirant d'un air si triste qu'il me glaça le cœur, mon cher ami, que nous sommes mal ici ; point du tout, lui répondis-je, où irions-nous pour être mieux ? nous avons tout à souhait et tout en abondance. C'est que nous sommes ici trop à notre aise, me répliqua-t-il, nous sommes très mal, notre mission sera sans fruit parce qu'elle n'est pas fondée ni appuyée sur la croix ; nous sommes ici trop aimés, voilà ce qui me fait souffrir, point de croix, quelle croix, quelle affliction pour moi : j'ai dessein de finir cette mission dès demain, que vous en semble-t-il, mon cher ami ? ne serions-nous pas mieux en une autre paroisse à porter la croix de Jésus-Christ notre cher maître, que d'être ici sans souffrir ? Je lui répondis, vous feriez mal, monsieur, de laisser l'œuvre de Dieu imparfaite ; si vous n'avez pas de croix ici, ce n'est pas notre faute ; voilà peut-être la première mission où elles vous ont manqué. Il eut la bonté de me croire, nous achevâmes celle de Vertou qui dura un mois, et Dieu y répandit les grâces et les bénédictions en abondance... »

« Point de croix, quelle croix ! » Après cette exclamation on pourrait s'étonner qu'il est cependant des croix dont il ne semble pas avoir jamais eu le désir. Saint Paul avait souhaité d'être anathème pour ses frères ; Moïse avait demandé à Dieu d'effacer son nom du livre qu'il avait écrit, plutôt que de ne pas pardonner à son peuple. Montfort tient pour évident que le Christ dans sa Passion n'échappa à aucune souffrance ni du corps ni de l'âme. Dans « *L'Amour de la Sagesse Eternelle* » (163), il termine ainsi son énumération : « Ajoutons à tous ces tourments le plus cruel et le plus épouvantable de tous qui fut son abandon sur la croix, lorsqu'il s'écria : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous quitté, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Et il continue : « De tout ceci il faut inférer avec saint Thomas et les saints Pères que notre bon Jésus a plus souffert que tous les martyrs ensemble, tant ceux qui seront jusqu'à la fin du monde que ceux qui

ont été ». Y compris ceux des nuits mystiques, ajouterons-nous, malgré le caractère purificateur de celles-ci.

Cet abandon du Rédempteur mourant, il l'entend certainement comme l'avait entendu saint Jean de la Croix, comme venaient de l'entendre Bossuet et Bourdaloue, comme l'entendront Mgr Gay, Mgr d'Hulst, le P. Monsabré et autres gloires de la chaire chrétienne, qu'il est plus facile d'accuser d'exagération oratoire que de prendre en défaut dans leur argumentation. D'ailleurs Bossuet descendu de chaire et expliquant le psaume XXI : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* ne parle pas autrement qu'il ne faisait lorsque, le Vendredi Saint 1660, il commentait du haut de la chaire des Minimes ce texte de l'Écriture : *Posuit in co iniquitates omnium nostrum*. Ces princes de l'éloquence sacrée, vigoureux théologiens, ne croyaient pas devoir prendre au sens faible l'application faite au Christ par saint Paul de cette parole du Deutéronome, telle qu'il la lisait dans les Septante : *Maudit le pendu au bois !* non plus que ces mots de l'apôtre lui-même : *Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous*. Ils virent le Christ payant la dette du péché par ce qui est le propre châtiment du pécheur, la morsure de la faute, le sentiment d'être maudit de Dieu ; ils l'ont vu se livrant à la justice divine non pas comme une caution ou un otage innocent, mais comme un coupable, s'étant abandonné à ce cauchemar effroyable d'être chacun de nous, sans excepter les pires scélérats, et en éprouvant toute l'horreur.

Montfort n'ignorait pas que de saintes âmes avaient imité Jésus-Christ jusque dans sa substitution à ses frères. Ainsi il n'y avait pas si longtemps qu'un grand spirituel dont il avait lu les *Lettres* avec délices, à l'Hôtel-Dieu, lors de sa maladie contractée chez M. Boucher, le P. Surin, s'était offert à la divine Majesté pour être chargé du mal d'une religieuse (la Mère Jeanne des Anges, supérieure des ursulines possédées de Loudun) qu'il exorcisait, et éprouver toutes ses sensations jusqu'à être possédé du démon, pourvu qu'il plût à sa divine Bonté de lui faire la grâce d'entrer solidement dans la pratique de la vertu. C'est ainsi que, pendant une trentaine d'années, le démon l'avait torturé jusqu'au plus intime de l'âme, lui faisant subir une telle agonie qu'il serait mort mille fois si Dieu ne l'avait soutenu. Les imaginations horribles, les désirs criminels qui l'obsédaient lui donnaient si bien une impression de culpabilité qu'il se

figurait que Dieu l'avait réprouvé pour quelques péchés secrets. La pensée qu'il était damné était chez lui comme une idée fixe.

Autre exemple qui ne datait pas de bien loin, lui non plus, celui de Marie des Vallées, la sainte de Coutances, cette pauvre, à la fois dirigée et inspiratrice éclairée de saint Jean Eudes, qu'elle avait décidé, trente ans avant la première révélation de sainte Marguerite-Marie, à instaurer et à propager le culte du Sacré-Cœur. Il faut savoir que la Normandie de saint Jean Eudes n'eut rien à envier en fait de satanisme à la Bretagne du P. Maunoir. Sabbats nocturnes pareils à ceux de l'Iniquité de la Montagne. « Dans le seul diocèse de Coutances, en 1669, cinq cent vingt-cinq habitués de ces assemblées diaboliques seront mis en accusation, et beaucoup brûlés. Les sorciers, se disait Marie des Vallées, ont mérité la colère divine : « je la porterai bien aussi, et mille enfers s'il est besoin. — Tu ne sais pas ce que tu demandes, lui dit Notre-Seigneur. — Pardonnez-moi, dit-elle. Je demande mes frères qui se perdent. Je sais certainement et vois l'Amour divin qui cherche quelqu'un qui veuille souffrir les peines de l'enfer et l'ire de Dieu dans le temps afin de les délivrer pour l'éternité. Me voilà. Prenez-moi ». Plus Notre-Seigneur la rebutait et tant plus elle s'offrait. « Je crains que vous n'ayez assez de tourments à me donner ». Enfin Notre-Seigneur avait accepté. Durant trois ans elle subit les peines dues au péché mortel. Rien n'échappa ni dans son corps ni dans son âme. Plongée dans l'abîme infernal, coupable de toutes les abominations, livrée à Satan, elle voyait Dieu, la Sainte Vierge et tous les saints selon leur degré de gloire la regarder avec horreur et colère. Puis, ç'avait été « le mal de douze ans » de beaucoup plus effroyable encore, tellement débordait l'ire de Dieu, s'appesantissaient les péchés du monde, s'exhalait la puanteur, s'exaspérait le sentiment de culpabilité, la transperçaient les flèches brûlantes de la justice. Une souffrance sans nom.

Il est difficile de penser que notre saint ne jugeait pas Marie des Vallées comme la jugeaient saint Jean Eudes, Mgr de Montigny-Laval, évêque de Québec et vicaire apostolique du Canada, où la sainte de Coutances ne tarda pas à être en vénération, le P. Lejeune, M. de Renty, le grand spirituel normand qui l'avait intimement connue, Jean de Bernières de Louvigny, trésorier de France à Caen, successeur de Renty à la tête de la Compagnie du Saint-Sacrement, Mgr Le Pileur, évêque de Coutances, et tant d'autres personnages tant laïcs qu'ecclésiastiques

aussi recommandables par leur prudence que par leur piété. Mais, à supposer qu'il se soit demandé si le cas du P. Surin et celui de Marie des Vallées n'étaient pas, comme plusieurs le croiraient facilement aujourd'hui, pathologiques, il n'en voyait pas moins ces deux saintes âmes désirant et obtenant de Dieu une croix en comparaison de laquelle toutes les siennes, à nous tenir du moins à celles auxquelles on pense : persécutions, quelques vexations démoniaques, cruelles macérations, n'étaient que de la paille. Dieu ne dédaigne pas d'agrée d'âmes héroïques ces offres de substitution. Nous voyons sainte Thérèse de l'Enfant Jésus abimée de longs mois dans une nuit affreuse pour expier l'obstination d'incrédulés et leur mériter la grâce d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi.

Montfort n'ignorait pas non plus que si, pour les mystiques, la nuit des sens est pire que la mort, celle de l'esprit, purgatoire par ses effets de purification, est un enfer par ses douleurs. Identifiant comme il le faisait folie de la croix et sagesse divine, il ne pouvait penser de ces souffrances mystiques autrement que saint Jean de la Croix, qui commentait ainsi le vers du Cantique spirituel : « *Enfonçons dans l'épaisseur* ».

« Oh ! si l'on comprenait à fond qu'il est impossible d'arriver à l'épaisseur de la sagesse sans pénétrer dans l'épaisseur de la souffrance de mille manières, l'âme y mettrait sa joie et la souhaiterait. Combien l'âme qui désire pour tout de bon la sagesse désire premièrement s'enfoncer pour tout de bon dans l'épaisseur de la croix qui conduit à la vie. Peu sont à l'intérieur ; l'envie de pénétrer en l'épaisseur de la sagesse, des richesses et des grâces est commune ; l'envie de pénétrer en l'épaisseur des travaux et douleurs pour le Fils de Dieu est rare ; on dirait que beaucoup veulent se trouver au terme sans passer par la route et la voie qui y mène ».

Comment se fait-il que Montfort, affamé de sagesse et de croix et brûlant de ressembler en tout à Jésus crucifié, ne semble pas avoir envié aux mystiques cet abandon qui les assimilait mieux que toute autre souffrance au Sauveur ni s'être offert pour expier par ces douleurs extrêmes les péchés de ses frères, comme le Christ l'avait fait sur la croix ? Dans « *L'Amour de la Sagesse Eternelle* » (177), il cite cette parole de Notre-Seigneur à l'un de ses serviteurs : « J'ai des croix qui sont d'un si grand prix que c'est tout ce que ma chère Mère, toute puissante qu'elle soit,

peut obtenir de moi pour ses fidèles serviteurs ». Et comment douter que les épreuves mystiques soient de ces croix-là ? Elles auraient dû le tenter. Cependant on ne voit pas qu'il les ait désirées. Sil en parle (2) dans son *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* (152), c'est même pour recommander de prendre un autre chemin à l'union divine, le chemin virginal de Marie, « chemin de roses et de miel, à vu les autres chemins ». Il recon- nait, il est vrai, dès la page suivante, que les fidèles serviteurs de cette bonne Mère ont plus d'occasions de souffrir que ceux qui ne lui sont pas dévots « On les contredit, on les persécute, on les calomnie, on ne peut les souffrir ; ou bien ils marchent dans les ténèbres intérieures et des déserts où il n'y a pas la moindre goutte de rosée du ciel ». Mais, a-t-il précisé, Marie est là « pour les éclairer dans leurs ténèbres, pour les éclaircir dans leurs doutes, pour les affermir dans leurs craintes, pour les soutenir dans leurs combats ». Au fait, a-t-il même passé par ces ténèbres et par ces déserts ? Dans le texte que nous venons de citer, il y a cet « ou bien » que nous avons souligné. N'aurait-il pas voulu marquer par là qu'il faisait une nette différence entre les épreuves des hommes apostoliques et celles des contemplatifs ? On ne voit pas que les apôtres aient connu ces terribles nuits : la Pentecôte a suffi. Bien que saint Paul ne dissimule pas aux chrétiens de Corinthe qu'il a été l'objet d'exceptionnelles faveurs mystiques (II Cor. XI, 23-29 ; XII, 1-2, 7) : visions, révélations, ravissement jusqu'au troisième ciel ; de toutes les tribulations dont il se glorifie devant eux, pas une seule qui soit d'ordre spécifiquement mystique ; toutes sont apostoliques : souffrances physiques de toute sorte ; une peine intérieure, obsession quotidienne, le souci de toutes les Eglises. « Qui est faible sans que je sois faible aussi ? Qui est scandalisé sans que je brûle ? » Il parle bien d'une écharde dans sa chair, d'un ange de Satan chargé de le souffleter. Seulement, alors même que cette écharde d'enfer ne serait pas, comme elle l'est sans doute, une maladie fort douloureuse, mais ainsi que l'ont cru trop d'auteurs ascétiques, des tentations de la chair, cela n'aurait rien de comparable à l'ensemble des épreuves intérieures de nos grands mystiques.

(2) « Cette dévotion est un chemin aisé : c'est un chemin que Jésus-Christ a frayé en venant à nous, et où il n'y a aucun obstacle pour arriver à lui. On peut, à la vérité, arriver à l'union divine par d'autres chemins ; mais ce sera par beaucoup plus de croix et de morts étranges, et avec beaucoup plus de difficultés, que nous ne vaincrons que difficilement. Il faudra passer par des nuits obscures, par des combats et des agonies étranges, par sur des montagnes escarpées, par sur des épines très piquantes et des déserts affreux. Mais par le chemin de Marie, on passe plus doucement et plus tranquillement. »

Aussi bien Montfort, disant quelques lignes plus bas que Marie confit dans le sucre de sa douceur maternelle ces croix qu'elle taille à ses fidèles serviteurs, n'entend plus ces croix, semble-t-il bien, qu'au sens de persécutions. « Je crois, écrit-il, qu'une personne qui veut être dévote et vivre pieusement en Jésus-Christ, et par conséquent *souffrir persécution* et porter tous les jours sa croix, ne portera jamais de grandes croix, ou ne les portera pas *joyeusement* ni jusqu'à la fin, sans une tendre dévotion à la Sainte Vierge qui est la confiture des croix ». Dans sa vie aucun indice de ces épreuves proprement mystiques, purifications des sens et de l'esprit. Il n'est qu'un adolescent que l'Esprit de Dieu semble déjà s'être emparé de tout son être. Eco-lier à Rennes, est-il devant une image de Marie, dans l'église Saint-Sauveur ou dans celle des Carmes, le voilà dans une sorte d'aliénation des sens, d'extase, immobile des heures entières (3). A Paris, dans la pension même de M. de la Barmondière, nous le voyons possédé de Dieu, incapable de s'arracher à l'obsession de la divine présence, la poitrine oppressée d'amour. Tel aussi missionnaire, nous l'a déjà montré son compagnon fidèle et le confident de son âme, M. des Bastières (Grandet, p. 295). « Il était souvent si ravi et transporté hors de lui-même dans la contem- plation des beautés et des bontés de Dieu que quelquefois dans ses méditations, il laissait échapper des transports et des élans d'amour, qui surprenaient ceux qui étaient autour de lui ; d'au- tres fois il semblait dormir, et lorsqu'on lui demandait ce qu'il faisait dans son oraison, il répondait, j'étais entre Jésus et Marie, je croyais que l'un et l'autre étaient dans mon cœur, l'un à la droite et l'autre à la gauche, je tâchais de leur témoigner ma reconnaissance de la visite qu'ils me faisaient ; il sortait souvent de l'oraison, ayant le visage tout enflammé, et les paroles qu'il prononçait alors étaient autant de traits et de flèches de feu qui embrasaient les cœurs de ceux qui l'écoutaient ». On le voit, aucune allusion à ces états de désolante aridité et de déréliction que décrivent nos mystiques.

A Rouen, ouvrant son âme à Blain (ch. LXXXI), que lui confie-t-il ? « Dans l'entretien que nous eûmes ensemble, écrit le mémorialiste, il m'avoua que Dieu le favorisait d'une grâce fort particulière, qui était la présence continuelle de Jésus et de Marie dans le fond de son âme. J'avais peine à comprendre une faveur si relevée, mais je ne voulus pas lui en demander

(2) Blain, ch. VI.

l'explication et peut-être n'aurait-il pas pu me la donner lui-même, car il y a, dans la vie mystique, des opérations de grâce inexplicables même aux âmes qui en sont favorisées ». Sans doute est-il des secrets qu'il gardait jalousement entre Dieu et lui. Mais on conçoit mal que, révélant à son ami cette faveur singulière, il ne lui eût pas dit quelles purifications son âme avait dû subir d'abord si de fait elle en avait subi. Comme il n'en dit rien, c'est qu'il n'avait point passé par là. Pas plus, autant du moins qu'on le sache, n'y passera sa fille spirituelle et son admirable copie, Marie-Louis de Jésus. Ainsi donc, quoi qu'il semble, ce n'est pas d'après son expérience personnelle qu'il parle de ces purifications et des adoucissements que la Sainte Vierge y apporte chez ses dévots serviteurs. Il ne faut pas oublier ce qu'il dit dans le même ouvrage : qu'il avait « lu presque tous les livres qui traitent de la dévotion à la très Sainte Vierge et conversé familièrement avec les plus saints et savants personnages de ces derniers temps ». Et combien d'âmes d'élite, tant du monde que du cloître, n'avait-il pas dirigées dans leurs voies spirituelles ! Il ne lui en fallait pas davantage pour parler avec compétence des effets merveilleux qu'opérait dans les états mystiques sa chère dévotion.

Ses épreuves, ses souffrances sont des épreuves d'apôtre, des souffrances d'apôtre. Les plus grandes ne sont pas celles que leur caractère spectaculaire ferait facilement croire. Elles sont intérieures ; mais, à la différence de celles des mystiques, au lieu d'être ordonnées à la sanctification personnelle, elles le sont à celle des autres. La vue du péché, de Dieu tant offensé, du sang rédempteur inutilement répandu, lui perce le cœur et lui arrache des entrailles ces accents déchirants et sublimes avec lesquels, prosterné devant ce Dieu de majesté, dont ses regards ne peuvent soutenir l'éclat, il le supplie de se susciter, pour venger sa gloire, une légion d'apôtres de feu, vrais enfants et serviteurs de Marie. « *Memento* : souvenez-vous, Seigneur, ... il est temps de faire ce que vous avez promis de faire. Votre divine loi est transgressée ; votre Evangile est abandonné ; les torrents d'iniquité inondent toute la terre et entraînent jusqu'à vos serviteurs ; toute la terre est désolée ; l'impiété est sur le trône ; votre sanctuaire est profané, et l'abomination est jusque dans le lieu saint. Laissez-vous tout ainsi à l'abandon, juste Seigneur, Dieu des vengeances ? Tout deviendra-t-il, à la fin, comme Sodome et Gomorre ? Vous tairez-vous toujours ? Ne faut-il pas que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel et

que votre règne arrive ?... Tous les saints du ciel ne vous crient-ils pas : Justice ! *Vindica* » ? Tous les justes de la terre ne vous disent-ils pas : *Amen, veni, Domine...*

« *Da matri tuae liberos, alioquin moriar* : donnez des enfants et des serviteurs à votre Mère : autrement que je meure. *Da matri tuae*. C'est pour votre Mère que je vous prie. Souvenez-vous de ses entrailles et de ses mamelles et ne me rebutez pas... Qu'est-ce que je vous demande ? rien en ma faveur, tout pour votre gloire.

« *Alioquin moriar*. Ne vaut-il pas mieux pour moi de mourir que de vous voir, mon Dieu, tous les jours si cruellement et si impunément offensé et d'être tous les jours dans le danger d'être entraîné par les torrents d'iniquité qui grossissent ? Mille morts me seraient plus tolérables. Ou envoyez-moi du secours du ciel, ou enlevez mon âme. Si je n'avais pas l'espérance que vous exaucerez tôt ou tard ce pauvre pécheur, dans les intérêts de votre gloire, comme vous en avez déjà exaucé tant d'autres, je vous prierais absolument avec un prophète : *Tolle animam meam*.

... « Seigneur, levez-vous, pourquoi semblez-vous dormir ? Levez-vous dans votre toute-puissance, votre miséricorde et votre justice, pour vous former une compagnie choisie de gardes de corps, pour garder votre maison, pour défendre votre gloire et sauver vos âmes, afin qu'il n'y ait qu'un bercaïl et qu'un pasteur et que tous vous rendent gloire dans votre temple. *Et in templo ejus omnes dicent gloriam. Amen.* »

La gloire de Dieu, c'est là le feu qui le dévore, le consume, qui ne lui laisse aucun repos, qui l'affame d'humiliations, de souffrances expiatrices, qui l'épuise de pénitences et de travaux et le fera mourir à quarante-trois ans. Laver dans son sang, si le Seigneur lui en faisait la grâce, les injures de la Majesté divine, arracher les âmes au péché, payer, réparer avec Jésus crucifié, gagner le monde à la folie de la croix et à la sagesse ; de ne pouvoir le faire aussitôt et aussi pleinement qu'il le voudrait lui est un martyre. Que ne peut-il communiquer sa flamme à une légion d'apôtres et par eux en embraser l'univers ! Que ne donnerait-il pas pour cela ? « Ah, disait Marie-Louise de Jésus aux premiers membres de la Compagnie de Marie, si vous saviez ce que vous avez coûté à notre Père de Montfort ! » S'il ne supplie pas Dieu, comme Marie des Vallées et d'autres, de le prendre à la place des pécheurs et de livrer son âme aux fureurs de l'enfer, c'est qu'il se sait né pour une autre tâche de rédemption.

Mais il ne refuse rien, il ne met aucune limite à l'offrande qu'il a faite de lui-même à Marie, en qualité d'esclave. Son corps, son âme, ses mérites, qu'elle dispose de tout pour le temps et l'éternité, à sa plus grande gloire à elle et à la plus grande gloire de son Fils, afin que Dieu soit à jamais loué, béni et glorifié dans son saint temple ; *et in templo ejus...*

Oui, que lui importe son honneur, sa liberté, sa vie ! Qu'on le calomnie, qu'on le traite de fou, de simoniaque, d'enchanteur, de suppôt du démon, qu'on le frappe, qu'on le chasse, qu'on le traque, c'est là, comme il le dit, le sort d'un pauvre pécheur. Et apprendrait-il que son père et sa mère sont insultés, diffamés, mis sur la paille, qu'il s'en réjouirait pour eux et leur prêcherait une sainte et jubilante acceptation. Mais qu'on s'en prenne à son Père du ciel, qu'on attente à la Sainteté divine, qu'on se joue du sang de Jésus-Christ, que l'enfer s'empare d'âmes que Dieu créa pour sa gloire et racheta du sang de son Fils, mille morts, comme on vient de le lire, lui seraient préférables. Voir Dieu offensé, les âmes se perdre, un apôtre ne se console pas de ce mal-là, le seul vrai. On pense à toutes les autres croix de Montfort ; on oublie celle-là, croix intolérable qui passait tous ses désirs de souffrance, étant par elle-même indésirable. *Sollicitudo omnium ecclesiarum*, l'angoisse du salut des âmes, quand il lisait ces mots de saint Paul, il savait ce qu'ils signifiaient dans la bouche de l'Apôtre des nations. Cette angoisse de l'homme apostolique, aiguillon brûlant de son zèle, il la connaissait lui aussi. Souffrance pure, le cède-t-elle, bien que de nature différente, aux agonies des mystiques ?

CHAPITRE XXI

MONTFORT DEVANT LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ART

LE SPECTACLE DE LA NATURE AGRESTE

ET LE POÈME DE LA CRÉATION

Parlant de l'oraison continuelle de son condisciple : « Je ne dois pas oublier, écrit Blain (ch. XVI), que le jeune homme soit par mortification, soit par crainte de se distraire de Dieu, fit le sacrifice, alors et pour toujours, de la chose du monde la plus innocente et à laquelle il avait naturellement plus d'inclination : le dessin et la peinture... Je puis dire, avec vérité, que ce saint jeune homme vivait comme s'il n'y eût eu que Dieu et lui sur la terre. Il poussait l'oubli des créatures jusqu'à ne vouloir ni voir ses compatriotes et ses compagnons d'étude ni leur parler ; s'il en rencontrait dans les rues de Paris, il s'écartait ou ne paraissait pas les reconnaître pour ne pas donner occasion à des entretiens et à des visites inutiles, comme il s'en expliquait avec moi, m'exhortant à l'imiter ».

En renonçant à son crayon et à ses pinceaux, il ne dut pas faire un bien gros sacrifice, tellement il trouvait de douceur à s'absorber dans la pensée de Dieu. A propos de son voyage à Rome : « Ce n'était pas, écrit Blain (ch. LXXVIII), la curiosité qui le conduisait dans la capitale du monde chrétien, ni le désir de voir les restes de la Capitale du monde ancien et de la maîtresse des nations, puisqu'il n'ouvrait ordinairement les yeux qu'autant qu'il le fallait pour se conduire et qu'il était sorti de Paris après 9 ou 10 ans de séjour, comme il y était entré, sans avoir rien vu des choses si rares, si belles et si différentes, qui y attirèrent les étrangers de toutes les parties de l'Europe. Il ne pouvait pas être tenté d'aller voir Rome, après n'avoir pas voulu voir Paris et je ne doute pas qu'il ne soit sorti de l'une comme